Claude Calame, dir., *Identités de l'individu contemporain*

Paris, Éd. Textuel, coll. La Discorde, 2008, 160 p.

Monique Bile

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1629>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1629

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 389-391

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Monique Bile, « Claude Calame, dir., *Identités de l'individu contemporain* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 25 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1629> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1629>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Claude Calame, dir., *Identités de l'individu contemporain*

Paris, Éd. Textuel, coll. La Discorde, 2008, 160 p.

Monique Bile

RÉFÉRENCE

Claude Calame, dir., *Identités de l'individu contemporain*. Paris, Éd. Textuel, coll. La Discorde, 2008, 160 p.

- 1 Ce présent ouvrage constitue le trente- cinquième volume de la collection La Discorde des éditions Textuel, inaugurées en 1999. Les publications sont consacrées à des sujets d'actualité politique, au sens large du terme. Publiée avec le soutien du Conseil scientifique d'ATTAC-France, cette livraison propose les actes d'une journée d'étude, organisée en février 2007 à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), dont l'objectif était de discuter les méfaits du néolibéralisme sur l'individu contemporain, considéré sous l'angle de ses identités. En plus d'un avant-propos de cadrage signé par Claude Calame, helléniste et anthropologue, neuf autres contributions s'attachent à analyser les conséquences néfastes d'un système économico-politique déterminé historiquement.
- 2 La problématique est frontalement posée par Claude Calame (pp.9-13) : selon son hypothèse, le néolibéralisme économique et financier réduit l'individu au rôle doublement aliénant de consommateur. D'une part, la formule « travailler plus pour gagner plus » contraint l'individu à aspirer aux seules satisfactions matérielles : les jeunes révoltés des banlieues, présentés rapidement comme des victimes du système, illustrent ce désir les possédants. D'autre part, l'individualisme effréné se pose comme le meilleur adjuvant à la réussite de ce projet consumériste. Dès lors, comment appréhender l'individu, à la fois enfermé dans une logique matérialiste, et manipulé par un discours volontairement opaque et faussement séduisant ? « Sans doute, la situation n'est-elle pas désespérée », précise Claude Calame. En effet, d'un point de vue

philosophique, l'individualisme est considéré comme le tremplin d'un humanisme. De plus, pour les sociologues et les psychologues, la société doit jouer un rôle déterminant dans la formation de l'adolescent. Un va-et-vient continu entre société et individu est susceptible de résoudre (ou de mieux appréhender) les problèmes. Enfin, la confrontation entre les cultures permet de replacer l'individu dans ses différents rôles, dont celui, primordial, de citoyen, tel que l'ont défini les philosophes du siècle des Lumières. Claude Calame conclut ses propos en empruntant à la pensée du Périclès de Thucydide (2, 60, 2) : « J'estime en effet quant à moi que la cité sert mieux les particuliers si elle se redresse dans son ensemble que si elle prospère en chacun de ses citoyens en chancelant collectivement ». Le choix décisif pour l'individu relève donc de l'intérêt privé ou de l'intérêt général.

- 3 De quel individu parle-t-on ? Comment peut-on le saisir dans sa diversité ? De quoi est faite cette diversité ? Ou mieux, quelles sont ses identités ? Chaque auteur tente de répondre à ces questions en adoptant, selon sa discipline, une approche particulière, tout en privilégiant le dialogue interdisciplinaire. Dans le chapitre intitulé « Entre personne et sujet, l'individu et ses identités », Claude Calame (pp. 15-32), aborde la thématique à partir de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Celle-ci définit un certain nombre de droits pour l'individu, conçu comme universel. Or le néolibéralisme, imposant la privatisation de plusieurs services publics et axé sur le principe de rentabilité, supprime une partie non négligeable des droits à l'individu. Ce dernier est alors envisagé comme singulier, avec toutes les déviances prévisibles (dans l'affectivité, la religion, les relations avec autrui). Ainsi façonné, l'individu est supposé autonome. Ce qui renvoie à la notion de sujet marqué historiquement et géographiquement. Si cette notion occidentale, issue de la poésie lyrique grecque archaïque et parachevée par saint Augustin et Montaigne, a été fortement mise à mal au XX^e siècle, entre autres disciplines, par la psychanalyse et l'anthropologie, la conclusion n'est pas négative pour autant. Les déterminations psychiques, sociales, culturelles de la personne humaine exigent pour son développement un environnement sociétal favorable. Mais le système de concurrence, qui met essentiellement l'accent sur le profit personnel, annihile tout esprit de solidarité. Le « colonialisme universalisant » (p. 25), loin de forger un individu-citoyen, débouche sur un individu égocentrique aux antipodes de la solidarité sociale. L'auteur propose deux approches en remédiation. L'anthropologique qui saisit l'être humain dans sa diversité affective, culturelle, psychologique, et qui donc l'appréhende comme un système complexe, et la discursive, qui étudie les différentes postures énonciatives. L'individualité sociale et culturelle est aussi fondée sur une « responsabilité sociale et culturelle, du sujet, une responsabilité qui n'est que la contrepartie de l'indispensable contribution des autres à notre fabrication identitaire ». Dans sa contribution, « Pour une approche critique du Sujet », Michel Wieviorka (pp. 33-46) démontre que, depuis les années 80, le Sujet est revenu en force. On ne sépare plus le corps de l'esprit ; on s'intéresse aux malades souffrants ou en phase terminale de vie, aux élèves, aux enseignants, aux femmes en tant que sujets du féminisme, aux travailleurs confrontés à des conditions de travail stressantes. L'auteur impute cet état de fait au déclin du structuralisme qui niait le Sujet et pour qui l'homme est soumis à des règles, à des mécanismes qui le dépassent. Dès lors, le Sujet présente deux faces, l'une défensive (le Sujet fragile qui, résistant aux contraintes, peut aller jusqu'à s'autodétruire), l'autre constructive, le Sujet construisant son expérience, se définissant par rapport à la Cité, « être Sujet, c'est se poser en citoyen réfléchi » (p. 39). Il poursuit en rappelant

utilement la complexité du concept. Le Sujet est-il en amont du social ou se constitue-t-il au fil de l'action, de l'expérience ? « Faut-il être déjà Sujet pour pouvoir devenir Sujet ? » (p. 42) est une interrogation majeure et difficile. L'auteur risque plusieurs essais de réponse, fait intervenir dans le débat le rôle de l'inconscient et « la face d'ombre du Sujet » (goût de la violence pour elle-même).

- 4 « L'individu est toujours face à un pouvoir », selon Pascal Michon, professeur au lycée Claude Bernard, philosophe et historien au Collège international de philosophie de Paris. Dans le chapitre, « Individuation et pouvoir à l'ère du capitalisme mondialisé » (pp. 47-68), il étudie cette donnée, moins aisément analysable dans le monde contemporain. En effet, le monde actuel, qui a profondément changé ces dernières années, est caractérisé par un système réticulaire des modes de production ; il est fluide, et, par conséquent, peu aisé à définir au niveau du pouvoir et de l'individu. Pour appréhender le pouvoir moderne, il faut revenir sur les conceptions traditionnelles du pouvoir élaborées au XX^e siècle. Pour Max Weber, le pouvoir est fondé sur la légitimation, alors que pour les marxistes, il se définit par les conflits et les hiérarchies. Pour l'approche de type micrologique des années 60-70, le pouvoir s'inscrit dans les corps par des pratiques disciplinaires et des savoirs techniques, en référence à Michel Foucault et Erving Goffman. Après avoir souligné les insuffisances de ces conceptions pour cerner le pouvoir moderne, l'auteur montre que, depuis 25 ans, beaucoup d'auteurs, parmi lesquels Norbert Elias, Pierre Bourdieu, Alain Touraine, Jürgen Habermas, ont voulu dépasser ces théories et ont suggéré le concept du pouvoir comme *medium*. Le pouvoir étant perçu comme « le milieu et le moyen à travers lequel se construisent les individus singuliers et collectifs » (p. 61). L'ouvrage de Margaret Archer (*Culture and Agency. The Place of Culture in Social Theory*, Cambridge, 2^e éd., 1996 [1988]), qui introduit la théorie du rythme, est pour Pascal Michon le point de départ d'une réflexion féconde. Dans les sociétés humaines, à des périodes souvent brèves qui instaurent de nouvelles formes sociales, succèdent de longs moments d'adaptation et de routine. L'auteur articule sa proposition autour de trois notions : la corporéité (les techniques influant sur les corps) ; la discursivité (les techniques relatives au langage) ; la socialité ou « techniques qui déterminent les modulations de l'intensité des interactions entre ces corps-langages » (pp. 65-66), L'individuation se situant au croisement de ces trois notions. Le pouvoir est alors défini comme « un medium rythmique » (p. 67) ; l'auteur conclut en insistant sur la nécessité de « théoriser la notion d'organisation rythmique de l'individuation » (p. 67).
- 5 Mais, si pouvoir et individu cheminent ensemble, comment définir actuellement l'individualisme ? Telle est la question soulevée par Alain Caillé, professeur à Paris 10-Nanterre et directeur de la revue du MAUSS, dans le chapitre « Individualisme ou parcellitarisme ? Quelques incertitudes » (pp. 69-83). Concernant la notion complexe d'individualisme, souvent opposée à des systèmes différents, les trois individualismes recensés par l'auteur – l'individualisme méthodologique, l'individualisme normatif naturaliste et l'individualisme constructiviste – se combinent avec une forme d'anti-individualisme, ce qui soulève la question du sens des termes « individu » et « individualisme ». Alain Caillé, contestant l'affirmation selon laquelle l'individu serait une notion occidentale moderne, met l'accent sur la distinction moderne entre un individu « vide » (Stirner) et un individu « trop-plein », et conclut ses interrogations avec la suggestion de ne pas confondre Sujet et Individu. On retiendra, d'après lui, quatre niveaux de subjectivité (p.79) : « l'individu » (qui « ne donne et ne s'adonne qu'à lui-même »), « la personne » (« qui donne et s'adonne à ses proches, aux proches de ses

proches »), « le citoyen/croyant » (« qui donne et s'adonne aux autres croyants, à ce en quoi ils croient, à la cité, à la République, à la démocratie, à la cause »), « l'homme » (« qui vise le don le plus universel, le plus inconditionné, mais aussi le plus abstrait »). Au plan normatif, il convient d'atteindre un équilibre entre ces quatre niveaux. Ce schéma s'inscrit en faux contre l'équation, proposée par le discours dominant, de la démocratie, du capitalisme et de l'individualisme. Si l'analyse peut souligner les conditions historiques de ce rapport, l'actuel régime sociopolitique, en principe seulement démocratique, produit un parcellitarisme qui est une déviation de l'individualisme et une « forme de décomposition de la démocratie » (p. 82).

- 6 Fondamentales dans les sciences sociales, les notions d'individu et de personne ont été théorisées par différents auteurs. Le problème de la personne est repris ici par Erwan Dianteill, maître de conférences à l'EHESS, dans « Tout juste un individu... esquisse d'une anthropologie bastidienne de la personne » (pp. 85-98). Tout en rappelant les diverses conceptions hors de l'Occident analysées par Marcel Mauss, il s'inspire de deux articles de l'anthropologue Roger Bastide, un peu oubliés. Pour les adeptes du candomblé, religion afro-brésilienne de Bahia, l'être humain est fait de segments qui l'attachent au cosmos, et la relation entre ces segments sont sa particularité (p. 87). Cet être composé de forces peut connaître son destin par la divination, démarche proche de l'ésotérisme et de l'astrologie. Une telle conception est battue en brèche à partir du XVII^e siècle par Descartes qui dégage la conception moderne de l'individu. L'auteur perçoit une conception non individualiste de la personne dans plusieurs phénomènes sociaux. Il cite deux formes : le pentecôtisme, possession de la personne par l'Esprit saint, c'est le « parler en langues », et la psychanalyse transgénérationnelle. Par l'ancestralité, les secrets de famille se transmettant de génération en génération, l'inconscient du sujet se trouve relié à sa lignée, et non plus seulement à ses proches, comme dans la psychanalyse classique. Erwan Dianteill reformule la définition que propose Roger Bastide de la personne, à partir des données observables dans bon nombre de cultures non-occidentales et même en Occident. La personne est composée de plusieurs éléments, faisant partie, eux-mêmes, du cosmos. L'auteur termine par l'analyse du caractère péjoratif du mot « individu », proche de celui d'« idiot ». Ces termes latin et grec renvoient à un être fermé sur lui-même, qui ne participe pas au monde ; c'est toute la différence avec la conception de la personne segmentée et participative.
- 7 L'individu est lui aussi au cœur de la réflexion de Philippe Corcuff, maître de conférences de science politique à l'Institut d'études politiques de Lyon, dans « Individus contre Capital : pistes entre sociologie et philosophie politique » (pp. 99-113). Il présente d'abord les approches relationnistes de l'individu en sociologie, en quatre étapes, et reprend son hypothèse, déjà exprimée ailleurs, d'une contradiction capital/ individualité créée par le néocapitalisme, et s'ajoutant à la contradiction capital/ travail. Il présente ensuite, dans le cadre du mouvement altermondialiste, l'application des travaux sociologiques en philosophie politique, qu'il qualifie de social-démocratie libertaire, « réponse anti-capitaliste aux standardisations et aux pathologies néolibérales de l'individualité » (pp. 108-109). En d'autres termes, place serait faite à une « politique radicale de la justice sociale et des individus », selon un principe plus proche de Pierre-Joseph Proudhon que de Georg W. Fr. Hegel (non une élimination des contradictions, mais un aménagement de tensions dans un équilibre instable). C'est sur le même axe de l'individu que se positionne François Dubet, professeur à l'université Victor Segalen-Bordeaux 2, dans « Le travail de l'individu » (pp. 115-127). Certes les

notions d'individu et de libéral sont ambiguës. L'individu préexiste-t-il à sa socialisation ? Ne doit-il pas se lier par contrat à d'autres individus en partageant certaines croyances ? La sociologie propose des solutions, qui ont évolué en même temps qu'évoluait la structure des sociétés industrielles, l'État-Nation étant menacé par la forme actuelle du capitalisme, d'où des définitions antinomiques de l'individu. Pour François Dubet, il ne s'agit pas de faire la synthèse de ces définitions, mais il faut envisager l'individu comme une « activité ». Il mobilise son énergie à surmonter des situations qu'il n'a pas choisies, l'activité essentielle se situe entre lui et lui, dans un mouvement constant vers autrui, donc « ceci exige que, même si tout est social, la socialisation ne soit pas totale » (p. 125).

- 8 Comment devenir un individu ? C'est la question que François de Singly, professeur à l'université Descartes-Paris 5, directeur du centre de recherches sur les liens sociaux, dans le chapitre intitulé « Le processus d'individualisation : une étape, l'entrée dans l'adolescence » (pp. 129-145). En effet, l'individualisation est à l'œuvre lors de l'adolescence, où « l'adonnaissant » doit acquérir sa propre personnalité. Le cadre familial est perçu comme favorable ou non, à cette acquisition primordiale. L'auteur fournit plusieurs cas relatifs à des domaines sociétaux (religion, sport, vêtements, usage de la télévision). La relation parents-enfant s'affirme dans un double mouvement d'opposition et de conformité.
- 9 Comment être militant ? Autre question posée par Albert Richez, inspecteur d'académie honoraire, philosophe, dans « Individualisme contemporain et engagement militant » (pp. 147-159). Si l'on ne peut nier la défaite du syndicalisme, la baisse de la participation électorale, certains signes (à l'exemple des manifestations en France à l'automne 2007 contre le CPE ou Contrat nouvelle embauche) prouvent que les citoyens élaborent de nouvelles normes. Le débat philosophique sur l'individualisme, qui prend naissance avec Gottfried W. von Leibniz pour aboutir à Emmanuel Lévinas, en passant par l'antihumanisme de Friedrich W. Nietzsche, permet de comprendre les raisons de l'individu engagé et de celui qui reste replié sur lui-même. Contre la pensée libérale, un autre monde est possible ; pour y accéder et repousser la propagande médiatique, *une culture du débat* s'impose. De plus, la « raison démocratique » doit l'emporter sur la raison économiste du capitalisme, par l'élargissement des services publics à tous et la multiplication de formes de production alternatives (commerce équitable, logiciel libre), toutes ces étapes passant par la très nécessaire libération des médias par rapport à l'argent.
- 10 Petit livre, grand débat, celui de l'individu confronté au capitalisme mondial, qui nie sa spécificité et l'opprime. Ce thème, fondateur de l'altermondialisme, bénéficie ici de l'apport de plusieurs disciplines, qui s'appuient l'une sur l'autre en une démarche obligatoirement féconde. Pour preuve de la richesse des communications, je conclurai par la citation d'un passage de la contribution de François Dubet à l'éthique très ferme : « Si l'on pense que les individus sont définis par les épreuves qu'ils affrontent pour devenir des sujets, être de gauche c'est faire que ces épreuves soient justes et que les individus soient armés pour les franchir. Sans cela, l'individualisme serait une morale de vainqueur, mais son refus serait une morale de vaincus cherchant des maîtres » (p. 127).

AUTEURS

MONIQUE BILE

HISCANT, Université Nancy2, Écritures, Université Paul Verlaine-Metz,
monique.bile@wanadoo.fr